

L'Abaille de la Nouvelle-Orleans NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Carreau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOULENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE. VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Table with 2 columns: Thermomètre de E. Claudel, Op. et en, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N. O., Lne. Fahrenheit Centgrade. Rows for 7h du matin, 9h, 11h, 1h, 3 P. M., 5 P. M.

M. Loubet parle à un banquet.

Il y a quelques jours, à Paris, à un banquet de l'Association des classes moyennes, M. Loubet a prononcé un discours où l'on a pu voir quelle condition favorable au recouvrement est celle d'un chef d'Etat à la retraite. Spectateur des événements, tenu à distance et témoin détaché, en ce sens du moins que toute ambition ne lui est permise ni possible, il observe et médite en philosophe politique. Tel a tout été apparé le préface de M. Loubet, "sorti des choses de ce monde", comme il l'a dit avec humour, attentif pourtant à ce qui se passe et appliqué à en dégager la signification. Ses paroles ont exprimé des vues générales, bonnes à méditer: "Nous souffrons d'un état de choses qui a duré trop longtemps." C'est la vérité même. De cette situation mauvaise, qui risque d'empirer, M. Loubet n'a pas assigné toutes les causes, il en a cependant signalé une, profonde. Un mot qui n'est pas tombé de ses lèvres la définit bien: c'est l'étatisme. M. Loubet a toute l'initiative personnelle, dévouée à l'Etat, aux besoins de l'Etat, aux besoins de l'individu et Association, à régler leurs affaires eux-mêmes. Excellent conseil qui peut rallier M. Jaurès, mais qui est une stèle mise en garde contre la menace d'un régime d'asservissement. Antécédents: M. Loubet s'est déclaré aussi partisan du système fiscal issu de la Révolution. Le projet de réforme voté au Palais Bourbon, et qui attend son sort au Luxembourg, va au rebours de l'œuvre révolutionnaire. M. Loubet a déclaré d'avant l'impression: "Ces gens aujourd'hui veulent faire passer la totalité des charges sur une classe de gens désignés par eux comme possédants, ont fait, sous couleur de progrès social, rétrograder au-delà de tout ce que l'humanité a jamais vu. Est-il admissible, au surplus, que tant de gens aspirent à recevoir et à ne pas payer?" J'ai vu, ajoute M. Loubet, "une plus haute conception de mon pays... Je croyais que le meilleur était en France. C'était l'excop-

tion". A la franchise de son discours M. Loubet a paru éprouver le soulagement d'une expansion qui lui fut longtemps interdite. Il a parlé du même "constitutionnel" qui fut son devoir pendant son septennat de "travaux forcés". Etait-il donc à ce point obligé de se taire? On a depuis longtemps remarqué à quel point s'est taussée la notion du pouvoir présidentiel. Le chef de l'Etat tel que le définit la loi organique, n'est pas un personnage morte et mort. Il peut parler et même agir. Qu'on se soit habitué à le concevoir autrement, la faute n'en est pas spécialement à M. Loubet, mais à presque tous ceux qui le précèdent à la première magistrature. Après s'être tu si longtemps, il vient de rompre son vœu de silence. Tout en le remerciant des vérités qu'il a fait entendre, d'aucuns regrettent que, pour les dire, il ait attendu l'honorariat dans la République.



PIERRE LOTI

Voilà donc Pierre Loti à la retraite. C'est pour la seconde fois, car il est déjà l'oreille fendue. En 1897, le vice-amiral Bernard, ministre de la Marine, mit d'office à la retraite une quarantaine de lieutenants de vaisseau qu'il estimait trop âgés, ou trop déshabitués de la mer pour supporter les fatigues de la navigation. Loti, ou plus tôt le lieutenant de vaisseau Vianou figurait parmi ces "sédataires des ports". Les officiers victimes de cette mesure ne se souvenaient pas. Ils signèrent au pourvoi devant le Conseil d'Etat qui leur donna raison. L'amiral Bernard les réintégra dans leur grade. Et c'est ainsi que Loti, mis à la retraite à quarante-sept ans, a pu tout de même passer sa carrière jusqu'à la grosse épauvette de capitaine de vaisseau. Il était que lieutenant de vaisseau lorsqu'il fut nommé à l'Académie Française. On hésitait à nommer un si jeune gradé. Souvent l'Académie n'a pas dans les cérémonies officielles sur les amiraux. D'autre part, attendra qu'il fut amiral, c'était bien long. L'amiral Jurién de la Gravière intervint avec esprit et bonne grâce. "Si j'étais à bord, dit-il, le lieutenant Pierre Vianou me rendrait les honneurs, mais l'Académie ne saluerait bien volontiers le premier, moi simple lieutenant, le grand père en prose qu'est Pierre Loti." Il fut élu, à une voix de majorité -- une voix que le comat-bien" dit M. Clarette dans sa "Vie de Paris".

L'Ordre de la Jarretière.

C'est le 16 du mois dernier, au château de Windsor que l'ordre de la Jarretière a tenu un chapitre solennel à l'occasion de l'investiture du roi Manuel II de Portugal. Cette solennité offrait d'autant plus d'intérêt qu'il n'y en eut point de semblable depuis l'année 1875. Deux trains spéciaux amenèrent donc avant le dîner, à Windsor, les chevaliers de la Jarretière. Après qu'ils eurent revêtu le costume historique, c'est-à-dire le pourpoint, les hautes chaussures et le mailloir, ainsi que le manteau de voleurs écarlate, ils furent introduits dans la salle, où ils prirent place en demi-cercle autour du trône, où le roi Edouard, en qualité de grand-maître de l'ordre, présidait la cérémonie. Seuls les chevaliers, bien entendu, furent admis à assister à la reine Alexandra, toutefois, s'était jointe à eux: elle est en effet l'unique femme titulaire de l'ordre. Dès que le Roi eut donné lecture du décret conférant les insignes au roi Manuel, le jeune souverain, précédé d'officiers portant les insignes, pénétra dans la chambre du chapitre, ayant à ses côtés le prince de Galles et le duc de Connaught, ses parrains. Le roi Edouard, adressant alors la parole à Manuel II, le déclara chevalier de la Jarretière: puis Manuel II fut conduit sur son siège à droite d'Edouard VII. On lui boucla alors la Jarretière sur la jambe gauche et on lui fixa le ruban de l'ordre sur l'épaule gauche. Enfin, Edouard VII donna l'accolade à Manuel II, qui reçut les hommages de tous les chevaliers, qui se retirèrent ensuite, et le cortège se reforma pour se rendre au banquet donné en l'honneur du chapitre.

CLEOPATRE.

Un journal parisien prétend que Cleopâtre est enterrée vivante dans le jardin de la Bibliothèque Nationale. Le sarcophage de cette antique beauté fut volé en Egypte par un savant qui de ce fait, dit le narrateur, conquit l'immortalité: son nom est sorti de sa mémoire. Les égyptologues s'affirment sur la foi des inscriptions: "Et notre confrère poursuit: "Avant la guerre on voyait Cleopâtre dormir dans le silence du cabinet de médailles, et son sommeil passait en grâce et en sérénité le sommeil des conservateurs. Mais l'année terrible troubla le repos de la maîtresse d'Antoine. A cette époque, par une mesure de prudence qu'on ne saurait blâmer, le sarcophage fut relégué avec maints objets de prix dans les caves de la bibliothèque. Le séjour dans un caveau septentrional fut préjudiciable à la momie de Cleopâtre: quand on la ramena au jour, elle avait subi le sort des cadavres du commun: elle était mangée des vers. Ce corps, dont la beauté effolait les généraux romains, n'était plus qu'un objet de répulsion. Les administrateurs de la bibliothèque se bouchèrent le nez et déclarèrent que la reine d'Egypte avait perdu tout droit de figurer parmi les trésors du cabinet-des médailles. C'était le moment où jamais de restituer à leur tombe lointaine ces lamentables restes... Sa disparition s'imposait et, comme dans toute administration qui se respecte, les discussions se font à petit bruit, la véritable momie fut enfouie dans le jardin de la rue Vivienne, sans marche funèbre et

sans discours. Elle y repose en paix depuis quarante ans." Les égyptologues interrogés sourient. L'un d'eux, professeur au Collège de France, a dit froidement: "Mieux vaudrait que Cleopâtre fut enterrée place de l'Odéon." Pourquoi? "A cause d'Antoine."

DEPECHEES TELEGRAPHIQUES

La révolution au Nicaragua.

Bluefields, 1er décembre. Le vapeur norvégien "Stavengren" arrivé ce matin de New York a débarqué une forte cargaison d'armes et de munitions de guerre pour l'armée insurgée. Les munitions depuis quelques jours faisaient défaut au camp insurgé et cet arrivage permettra aux généraux Estrada et Chamorro de reprendre immédiatement l'offensive. Ce dernier général qui est arrivé hier soir à Bluefields rapporte qu'il n'est survenu aucun changement dans la situation à Greytown. Les troupes de Zelaya occupent toujours la ville et n'ont fait jusqu'ici aucune tentative pour forcer le blocus établi par les insurgés. Un grand enthousiasme règne dans toutes les villes du littoral et personne ne doute du succès de la révolution. Les nouvelles de l'intérieur annoncent que Zelaya perd chaque jour de l'influence et qu'à l'heure actuelle c'est à peine s'il peut disposer de 5 000 hommes de troupes.

Le vapeur norvégien "Stravengren", dont il est fait mention dans la dépêche ci-dessus, avait quitté New York le 17 novembre à destination de Puerto Barrios, Guatemala.

Colon, 1er décembre. Un radiogramme, envoyé ce matin de Bluefields, mande ce qui suit: "Hier, après cinq heures de combat, les troupes insurgées, sous les ordres du général Mutu, ont battu les forces du gouvernement qui occupaient un position retranchée près de la mine de Lopez à quelques kilomètres de Ramon."

Incident Franco-Nicaraguis.

Paris, 1er décembre. Les consuls Français au Nicaragua ont été reçus par un collègue du ministère étranger, aujourd'hui, de fournir des informations concernant les rapports publiés au sujet des mauvais traitements aux quels des citoyens français ont été soumis au Nicaragua. Le gouvernement agit suivant les réponses qu'il recevra.

Les faits qui donnent lieu à cette enquête du gouvernement français sont les suivants: "M. Faustino Montiel, gérant de la plantation de cacao Menier, près de Grenada, Nicaragua, a été arrêté le 22 octobre dernier par des soldats de Zelaya, ainsi qu'un autre Français, M. Fernand Rumanit, et tous deux ont été soumis à un traitement brutal par des fonctionnaires du Nicaragua.

Après avoir été illégalement détenu pendant plusieurs jours dans la prison du village de Portage, MM. Montiel et Rumanit ont été finalement relâchés. Jugeant que leur vie était menacée ils se sont réfugiés sur le territoire du Costa Rica et ont déposé une plainte auprès du consul général de France à San José, qui a immédiatement télégraphié les faits à son gouvernement. Avant de quitter la plantation Menier M. Montiel a laissé le pavillon français sur le bâtiment principal. En dépit de cette précaution les soldats de Zelaya ont mis la plantation au pillage et maltraité plusieurs ouvriers indigènes attachés à l'établissement.

Retraite du Commandant Togo de la marine Japonaise.

Tokio, 1er décembre. L'amiral Togo, chef de l'état-major général de la marine, a pris sa retraite aujourd'hui comme commandant, et devient un membre du conseil militaire. Il est remplacé par le vice-amiral Gero Jima.

Arrivée de l'ambassadeur Leischmann à Rome.

Rome, 1er décembre. M. John G. A. Leischmann, récemment nommé par le président Taft au poste d'ambassadeur en Italie, est arrivé aujourd'hui à Rome.

La Mère Carroll est enterrée à la Mobile.

Mobile, Ala., 1er décembre. Les obsèques de la Mère Mary Austin Carroll, qui fut provinciale de l'Ordre des Soeurs de la Merci au Sud pendant de nombreuses années, ont eu lieu aujourd'hui au milieu d'un grand concours de prêtres de la Louisiane, du Mississippi et de l'Alabama, et de Soeurs de la Merci des Etats avoisinants. La messe a été célébrée par le Très Rév. Evêque Edward P. Allan et l'oraison funèbre a été prononcée par le Rév. Père O'Shanahan de la Nouvelle-Orléans qui prêcha à son jubilé d'or il y a trois ans.

La sentence de Beach Hargis est confirmée.

Frankfort, Ky., 1er décembre. Le Cour d'Appel du Kentucky a confirmé aujourd'hui la sentence à la réclusion perpétuelle rendue contre Beach Hargis, reconnu coupable d'avoir tué son père le juge James Hargis, le célèbre chef de Clan du comté de Breathit.

Explosion de dynamite.

Cameron, Vie Occ., 1er décembre. L'entrepreneur de dynamite de la compagnie Marietta, à Cameron, a fait explosion aujourd'hui. Plusieurs bâtiments de la ville ont été endommagés. Un ouvrier a été réjuit en almes.

Mort du général Vincent.

Washington, 1er décembre. Le général de brigade Thomas McCurdy Vincent, célèbre par ses nombreuses campagnes contre les indiens, est mort aujourd'hui à Washington à l'âge de 77 ans. Pendant la guerre civile le général Vincent avait été chargé d'organiser l'armée volontaire du Nord. Le défunt était l'auteur de plusieurs ouvrages traitant de questions militaires. Ses restes seront inhumés au cimetière national d'Arhington.

A la mémoire de M. Isidore Newman.

N. Y., 1er décembre. Pour honorer la mémoire de M. Isidore Newman, le directeur qui est mort hier à la Nouvelle-Orléans, le service des tramways à Nashville a été suspendu pendant cinq minutes cet après-midi, à l'heure même où avaient lieu les obsèques du défunt banquier. M. Newman était président et l'un des principaux actionnaires de la Compagnie de tramways de Nashville.

Navire à la côte sur un récif.

New York, 1er décembre. Le steamer "Neues" de la ligne Mallory est échoué au large de French Reef sur la côte de la Floride et demande à être secouru. Le remorqueur "Osceola" du gouvernement sera envoyé à son aide. La mer étant calme on ne croit pas que le navire soit en danger immédiat.

Départ de soldats pour le Nicaragua.

New York, 1er décembre. Au reçu d'une dépêche de Washington, cent-cinquante soldats d'infanterie de marine ont quitté aujourd'hui l'arsenal de Brooklyn, à destination du Nicaragua. Ces soldats s'embarqueront demain matin à Philadelphie sur un transport.

Tremblement de terre.

Constantinople, 1er décembre. D'après une dépêche officielle reçue aujourd'hui de Batou, Turquie d'Asie, plusieurs villages des environs ont été détruits par un tremblement de terre. On ne rapporte pas de perte de vie.

THEATRES.

TULANE.

Beaucoup de monde hier aux deux représentations de "The Chorus Lady" au Tulane. Cette jolie comédie musicale est jouée par une excellente troupe en tête de laquelle se trouve Miss Rose Stahl qui tient à la perfection le rôle de Patric O'Brien. La vente des places pour la série de représentations qui seront données la semaine prochaine par les ministres de Coban et Harris, commence ce matin au contrôle du Tulane.

CRESCENT.

La comédie musicale qui a pour titre "A Knight for a Day" attire toujours beaucoup de monde au Crescent. Elle est donnée en matinée à prix populaires aujourd'hui. La semaine prochaine la direction de ce théâtre se offre au public "The Right of Way", le drame célèbre de Sir Gilbert Parker. La vente des places pour ces représentations commence ce matin.

ORPHEUM.

Le succès du programme de l'Orpheum va en grandissant au fur et à mesure que la semaine s'écoule. Tous les artistes qui paraissent en scène, comédiens, chanteurs, athlètes, gymnastes, etc., sont de premier ordre. Le public admire beaucoup les six danseuses américaines et le célèbre classeur sud-africain Fred Lindsay. Le programme de la semaine

prochaine comprend plusieurs nouveautés.

NOIR BLESSE.

Un nègre du nom de John J. Dittern, âgé d'une quarantaine d'années, qui a été grièvement blessé d'un coup de revolver, mardi soir, près de la plantation Bellevue, par le passage de Plaquemines, a été amené hier matin à l'Hôpital de Charity. M. C. Glascock, un noir qui a accompagné Dittern à l'hôpital, a déclaré que celui-ci avait été blessé par un nommé Lemus Thomas, qui sans aucune provocation, a tiré sur lui plusieurs coups de revolver. La blessure de Dittern est grave et les médecins ne croient pas qu'il se rétablira.

Edition Hebdomadaire de "L'Abaille".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les nouvelles, littéraires, politiques et autres, qui ont paru pendant la semaine, dans "L'Abaille" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous le vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

L'ABEILLE

DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: 12.00. Un an / 27.00. 6 mois / 13.00. 3 mois / 6.00.

EDITION HEBDOMADAIRE

Pariissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris: 25.00. Un an / 50.00. 6 mois / 25.00. 3 mois / 12.00.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition paraît chaque dimanche et est distribuée gratuitement aux abonnés qui envoient un mandat postal à l'adresse des marchands.

Les abonnés peuvent faire leurs remises par mandat postal ou par chèques sur express.

Feuilleton L'ABEILLE DE LA N. O. DEUX PASSIONS CHARLES MEROUVEL DEUXIEME PARTIE LA VIE COMME ELLE EST LUCIENNE ET VALENTINE

et les tentures dont son cabinet de travail était encombré. On aurait aussi bien pu dire un parloir, un salon, une bibliothèque, un atelier, ou même un cabinet de consultations médicales. L'endroit tenait de ces divers offices et aurait pu à la rigueur servir. En réalité c'était un vaste et beau salon lambrissé de boiseries bariolées, avec une large cheminée de marbre rouge, de hautes tentures dorées sur le jardin et un admirable parquet assis. Tout ce qu'il contenait était vraiment artistique et charmant. Paul Tavernier avait le goût du beau, et avec un génie qui lui interdisait de faire aucune dépense qui n'eût pour lui une satisfaction personnelle, il était parvenu en quinze ans à réunir une foule de meubles, de portraits, de toiles, de petits bronzes à faire la joie d'un amateur éclairé et qui en tout cas donnaient à son appartement un parfum d'élégance et de richesse. Et lui-même n'en était pas fier. Il était sûr de la plus artistique et la plus parfaite. Il était sûr d'un de ses complètes de mollettes bleu marine dans laquelle on est à l'aise comme au matelot dans sa vareuse. Sur ses cheveux noirs, il portait un béret, et des balouchas aux pieds. Des chevales garnis de toiles bariolées, des bastes en terre

cuite, des têtes, des paysages, des photographies de jolies femmes attirées les regards dans un pâle-mois vaporeux, éclairées par les rayons du soleil qui pénétrait à l'air par les fenêtres ouvertes sur un jardin ombreux, vert et désert. Au moment où le télégraphiste avait soulevé sa porte, il lisait un journal de matin qui avait assésôt jeté près de son fauteuil, sur un tapis d'Orient aux couleurs éteintes, ou sur sa garde à la main que la dépêche de Valenciennes. Une porte s'ouvrit et une très vieille femme, proprement vêtue mais de loques ont fols savonnées et reprises, avançant dans le salon sa tête grise couverte d'un bonnet comme on en voit dans les dessins de Gavarni. "Monsieur Paul ?" dit-elle. "Qu'est-ce que c'est ?" "J'ai lui." "Et bien, allez-vous en." "Vous n'avez rien à me commander ?" "Rien de tout." "Vous déjeuniez d'hors ?" "Je ne savais." "Attendez. Je ferais peut-être assés bien de rester ici." "Qu'est-ce qu'il vous faut ?" "Pas de chose. Deux cents à la coupe et une rôtelle. Vous en prenez deux, assés pour vous." "La tête contrariée de ridée de la vieille est une grimace de frustration. Les bastes en terre

Il ajouta: "Et du groyère pour nous deux. Vous savez ferez du café, la mère ?" "Oui, oui, merci... Vous avez bon cœur, vous, monsieur Paul." "C'est dépeint." "Soyez ! Et c'est rare, allez ! Ce que j'ai vu de gens qui n'avaient qu'un pavé à la place !" "Il jeta le bout de sa cigarette dans le foyer." "Ne me faites pas de pottin, mère Antoine, dit-il. Je me souviens. Je n'ai pas plus de cœur que les autres et même je peux vous dire que si j'en ai un, il ne vaut pas cher. Quand il m'arrive de me regarder en dedans, il y a des moments où je me fais peur à moi-même." "Vous voulez rire." "Parole d'honneur ! Ainsi en ce moment, et où je suis disposé à manger une simple côtelette et des omelette à la crème, je médite une véritable infamie." "Allons donc ! C'est encore une de vos charges, mais pas en peinture, cette fois. Je ne veux pas vous croire !..." "Vous avez tort." "Il rit." "J'espère même qu'elle réussira, dit-il, en se trottant les mains." "Qu'est-ce que vous avez donc dans l'esprit ? demanda-t-elle." "Vous voulez le savoir ?" "Je suis bien que vous ne me le diriez pas. Je ne suis pas

faite pour connaître vos secrets, bien que vous m'en ayez déjà révélé plus d'un depuis douze ans que je vous sers de femme de ménage. Et, vous savez, je n'en ai rien dit à personne. On peut se fier à moi. Je ne publie pas ce qu'on me raconte. J'ai eu de bonnes années qui m'ont donné de l'expérience mais je n'ai pas eu en profiter." Elle poussa un soupir de regret. Paul Tavernier déclara: "Écoutez moi bien, mère Antoine; je veux tromper un ami !" "Comment ?" "En lui prenant sa femme." Elle répliqua philosophiquement: "Si ce n'est que ça, vous ne servez pas le premier ! D'ailleurs, si c'est cela qui vous a pris votre première amie, vous savez devant, celle que vous n'avez pas voulu revoir et qui est morte à l'hôpital, la pauvre, il ne l'aura pas volé !" Les doigts de Paul Tavernier se crispèrent. "Ne parlez pas de ça, mère Antoine. C'est un trop mauvais souvenir pour moi; je vous l'ai dit cent fois... J'ai eu la langue trop longue un jour. Rentrez la vôtre." Il reprit son ton enjoué: "Qu'est-ce qui est cela, ou un autre ? Je veux l'emmener à son promettre, mais là, certainement, à se lancer dans un tas de folies.

"Pour en profiter ?" "Si je peux, mère Antoine. Il rit toujours." Elle limita. "Ce n'est pas joli, monsieur Paul ! mais quelles sottises vous faites vous qu'il fasse ?" "Ah ! voilà. J'ai une idée, mais c'est si grave que je ne la confierais même pas à mon frère." "C'est bon, gardez la." Elle tendit la main. "Pour la provision, dit-elle. "Qu'est-ce qu'il vous faut ?" "Dans les trois heures." Il tira dans un porte-monnaie une belle pièce de cent ans et la tendit à la vieille en disant royalemment: "Je suis de belle humeur ce matin, mère Antoine. Gardez le reste." Elle le regarda avec des yeux pleins d'admiration. "On ne m'ôte pas de l'esprit, monsieur Paul, que votre père était un grand seigneur. J'en mettrais ma main au feu." Elle lui demanda avec intérêt: "Vous n'avez toujours rien trouvé ?" "Il y a longtemps que je ne m'en occupe plus. Le seul chose que j'ai apprise, c'est qu'il y en a sur le pavé de Paris, une foule qui me ressemblent et un peu partout. Certains même ne se sont jamais connus ni père ni mère, ce qui est plus fort. Ça donne une fière idée de ce que des hommes et des femmes, mère Antoine.

La vieille répliqua très doucement: "On ne fait pas toujours ce qu'on voudrait... Il y a des circonstances... Votre père, sans se montrer, vous a toujours laissé de bonnes rentes. La brave femme, avec ces idées de pauvresse, semblait vouloir dire que c'était le principal. Il agita ses doigts en grondant: "Belle mère ! Qu'est-ce que ça prouve ? Qu'il était riche ! Elle comprit qu'il ne fallait pas insister. "Et votre ami ? dit-elle en changeant de sujet. "Du français." "Oui, M. Dufronoe." "Il était encore là, il y a trois jours." La vieille eut un sourire assés fin. "Ce serait-il cela ? que vous voudriez pousser à faire des folles ? dit-elle." "C'est ! mère Antoine. Ces obscures-là ne sont pas de votre compétence." "Il me semble que ce ne serait pas difficile. Il vient bien souvent à Paris pour un provincial qui n'a pas d'affaire et qui est marié. Peut-être qu'il serait mieux inspiré de rester chez lui, avec une femme comme celle qu'il a..." Elle montra du doigt une grande photographie soigneusement encadrée et placée à droite de la cheminée devant le fauteuil